

« Dédicée à la "narrative nonfiction", la revue "Feuilleton" fête ses cinq ans.

« Etat des lieux de la présence en français de ce passionnant genre hybride, entre journalisme et littérature.

FEUILLETON



FEUILLETON



DOSSIER CUISINE & DÉPENDANCE

Le reportage littér

Adrien Bosc a réveillé l'intérêt

Entretien Geneviève Simon

l'ivraie et d'effectuer l'archéologie du genre.

Il y cinq ans naissait "Feuilleton", qui se présente actuellement sous la forme d'un entre-deux (mi-livre, mi-revue) de 190 pages proposant des textes de "narrative nonfiction". Son fondateur et directeur, défend en français l'appellation de littérature du réel, soit une forme de journalisme de récit, très écrit. Exploration d'une aventure éditoriale singulière et d'un territoire passionnant, viscéralement ancré dans la culture américaine, mais qui a fait des émules ailleurs.

Quel bilan tirez-vous de ces cinq années ?

Le bilan est doux-amer. L'amertume vient de la diffusion, qui s'est stabilisée autour de 3 000 exemplaires, ce qui est bien pour une revue mais loin de nos attentes de départ – d'autant qu'on en a vendu 15 000 pour le premier numéro, et 12 000 pour le deuxième. On a choisi d'être présent en librairie, ce qui, de fait, limite la diffusion mais ces relais sont de vrais lecteurs et ont un rôle de prescripteur. Ce qui l'emporte malgré tout c'est que "Feuilleton" n'est pas une entreprise précaire : l'aventure continue. Ce qui est intéressant c'est que la revue a servi de laboratoire pour les Éditions du sous-sol et continue à le faire. Grâce à elle, on a pu entamer des collaborations suivies avec certains auteurs et installer la position incontournable de notre maison dans ce secteur. Enfin, la revue a permis de séparer le bon grain de

L'intérêt suscité dans les années 1970 s'était éteint en France...

L'effet de mode n'a en effet pas perdu. Le nouveau journalisme, comme le nomment les Américains, est né avec Joan Didion, Hunter S. Thompson ou Tom Wolfe. On est donc venu combler un manque, notamment avec des voix actuelles. Au fil du temps, on s'est constitué un goût, une culture, une famille où en quelque sorte les talents se cooptent.

En cinq ans, avez-vous perçu une évolution dans l'écriture et dans les sujets traités ?

L'évolution est liée à la rarefaction de la place, même chez les journaux les plus courageux qui publient ce genre de format long. "The New Yorker" a réduit la voilure, et je le trouve moins intéressant dans ses propositions même s'il y a encore des merveilles liées à des signatures qui sont des promesses de réussite. Par contre, j'aime de plus en plus "Harper's", peut-être parce qu'ils sont soutenus par une fondation et que leurs contraintes financières sont autres. Il y a aussi l'excellent "Texas Monthly" qui doit sa qualité à son rédacteur en chef. Ce type de journalisme est forcément subventionné par du mécénat – je pense ainsi à ProPublica, organisme sans but lucratif dont le mécène permet aux journalistes de travailler deux ou trois ans sur une enquête. Sans pareil soutien, la chose devient compliquée. En Suisse allemande, je suis attentif à "Reportagen" et, en Angleterre,

Vous avez dit "narrative nonfiction" ?

Comment traduire en français l'appellation, américaine par essence, de "narrative nonfiction" ? Faut-il la traduire d'ailleurs ? Cette difficulté serait-elle révélatrice ? Adrien Bosc, lui, savoure cette "bizarrerie, parce qu'elle signifie que c'est un genre hybride, un peu gênant. On l'a vu cette année avec Ivan Jablonka, prix Médicis pour "Laetitia" : il est passé en littérature, et tant mieux car ça fait bouger les lignes".

Pour le directeur de "Feuilleton", "ce problème n'en est pas un, comparable au "Nature Writing", arrivé chez Terres d'Amérique (Albin Michel), puis repris par Gallmeister : tous deux ont gardé le terme américain" pour désigner cette littérature des grands espaces, où la Nature tient le premier rôle. Les Français ne sont d'ailleurs pas les seuls à utiliser "narra-

tive nonfiction". "Le terme américain est aussi utilisé en Espagne, en Amérique du Sud, en Pologne, au Japon... Chacun y ajoute sa spécificité, celle de Murakami ou de Kapuscinski, celle de Cendrars, Florence Aubenas ou Emmanuel Carrère." Au-delà des singularités propres à chaque pays, ce terme, qui n'est pas né aux États-Unis, "serait selon David Samuels le seul genre spécifiquement américain. C'est peut-être faux, mais c'est là qu'il a été accueilli et a développé une littérature forte". "Feuilleton" arbore pourtant l'étiquette de littérature du réel, car "les Français sont autant concernés que ceux qui sont traduits. On navigue entre les deux, mais "narrative nonfiction" a l'air de s'installer. De plus, en France, le journalisme a tellement mauvaise presse que si on dit journalisme

aire se décline en "Feuilleton"

pour la littérature du réel

"Nous publions des textes anciens, à vocation pédagogique, et de nouveaux, pour montrer que le genre est toujours vivace."



ADRIEN BOSCH

Le fondateur de la revue "Feuilleton" et des Éditions du sous-sol est par ailleurs directeur adjoint de l'édition au Seuil. Il a aussi publié "Constellation" (Stock), couronné par le grand prix du roman de l'Académie française en 2014.

narratif, on manque notre objectif." Les auteurs sont ainsi dénommés journalistes-écrivains, "pour ne pas tromper sur la marchandise. D'autant qu'il y a chez nous une tradition du document. Or nos livres et les textes publiés par "Feuilleton" n'appartiennent pas à cette catégorie. On doit donc se dégager de cette appellation, comme de celle de journalisme narratif".

G.S.

→ "Feuilleton" n°18, env. 15 €, en vente en librairie. Avec Joan Didion, Emmanuel Carrère, Ivan Jablonka, David Samuels, Ted Conover, William Finnegan, Gabriel García Márquez, Gay Talese, Philippe Vasset, Jane Kramer, Roberto Saviano, María Sonia Cristoff et Hunter S. Thompson.

"Granta" continue à faire le boulot.

Quels ont été vos coups de cœur les plus marquants ?

Gay Talese est une vraie découverte. On a lu en France dans les années 1970 "Ton père honorer", mais depuis tout le monde l'avait oublié. Il y a trois ans, nous avons publié "Sinatra a un rhume", et ça a été un choc : les lecteurs ont découvert une écriture magnifique, un art de tirer des portraits sans verser dans la psychologie. Heureusement qu'il y a eu des oublis, dont je profite aujourd'hui ! Et je suis content que "Le motel du voyeur", qui vient de paraître, soit un livre polémique parce que cela évite à Talese de s'endormir dans une sorte de naphthaline. Je voudrais aussi citer David Samuels qui, pour moi, sera le plus important dans les dix années à venir ; et encore Nellie Bly, Mordecai Richler, William Finnegan et Maggie Nelson.

Comment imaginez-vous "Feuilleton" dans cinq ans ?

Je n'y pense pas trop, on a toujours travaillé numéro après numéro, dans l'urgence, parce que cette insécurité oblige à chaque fois à élaborer le meilleur numéro, hors de toute routine. J'ai du mal à me projeter, si ce n'est que je vois évoluer son format, peut-être en magazine hebdomadaire. C'est une perspective agréable, mais si Feuilleton reste comme il est et que cela répond à une nécessité et qu'on garde la même tenue, ce sera très bien. Il faudra juste qu'on soit tous d'accord.

Épinglé

Le papier, une nécessité

Choix. Adrien Bosc ne le cache pas, le papier est pour "Feuilleton" une nécessité et une exclusivité. "Non pour le côté passéiste, mais parce que nos lecteurs demandent exactement le contraire : ils cherchent un temps de lecture déterminé, un moment, attendent de notre part une sélection et un objet qu'ils puissent garder. D'où notre attention à la fabrication quasi artisanale, aux illustrations, ce qu'on ne pourrait pas réaliser sur le web, sans compter qu'on n'aurait pas l'économie pour le faire. La question ne se pose pas comme un refus, d'autant que cela reste complémentaire : nous passons par le web pour chercher les articles que nous ferons paraître."

FEUILLETON



LA SCIENCE
DANS TOUS SES
ÉTATS

Numéro illustré par
ICINORI

FEUILLETON

